

À la recherche de l'enfance et de son monde

Pascal Quignard, *Les Escaliers de Chambord*, Paris, Gallimard, 1989, 325 p.

Yvon Bellemare

Number 77, Spring 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44672ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bellemare, Y. (1990). Review of [À la recherche de l'enfance et de son monde / Pascal Quignard, *Les Escaliers de Chambord*, Paris, Gallimard, 1989, 325 p.] *Québec français*, (77), 70–72.

Yvon BELLEMARE



ne curiosité presque impénitente oblige le lecteur à poursuivre jusqu'à la fin *les Escaliers de Chambord**, le

dernier roman de Pascal Quignard, parce que la convoitise du monde des objets présente ici plus que le désir d'accumuler de petits chefs-d'œuvre mais aussi une sorte d'angoisse à retracer ce qui n'est plus pour l'adulte, cette partie de la vie que fut l'enfance.

Récit à double dimension

Être introduit tout de go dans le monde fascinant des collectionneurs d'objets miniatures appartenant à l'enfance éveille un intérêt qui ne cesse de croître. En effet, ce roman file le récit d'un riche collectionneur parisien d'origine flamande qui tente par tous les moyens de dominer le marché mondial de l'objet miniature. Ce «butin du passé», ces «trésors du temps» convoités par des stratèges astucieux déclenchent une guerre sans merci aussi bien entre des dictateurs qui imposent leurs conditions qu'avec des espèces d'éminences grises qui tripotent à qui mieux mieux dans l'ombre, ou encore des simulacres de diplomates à l'allure princière qui, avec des «voix étouffées» et des «masques polis», négocient sournoisement dans les grandes maisons spécialisées. Car il faut à tout prix s'emparer de l'objet rare et singulier. Les grands marchands cachés derrière des prête-noms ne cessent d'offrir à leurs correspondants des objets de toutes sortes par le biais ésothérique de bouquet de fleurs : la tulipe vaut 5000 \$, le glaïeul 100 000 \$. En somme, la hantise des magnats du miniature se situe dans la trouvaille exceptionnelle qui rendra jaloux le concurrent, quitte à écraser au passage ceux qui nuisent.

Saint-Évremond, *Une lueur nous consume*, quand on pense à la peinture de La Tour, à la peinture de l'époque de Saint-Évremond, à la peinture Louis XIII, ou aux caravagistes, c'est quand même un très belle phrase!

Il est rare de nos jours qu'on inscrive à la dernière page d'un roman le mot FIN. Pourquoi avez-vous utilisé cette particularité? On vous pose souvent sans doute cette question?

Jamais! D'ailleurs la réponse risque de vous décevoir au dernier degré. Lorsque j'ai vu arriver les jeux d'épeuves, je n'avais pas écrit le mot FIN. Lorsque je me suis rendu compte que la dernière page se terminait à une ligne avant la fin, je suis allé au service de fabrication pour demander si on ne pouvait pas être moins pingre et essayer peut-être de blanchir quelques pages précédentes afin de terminer en page de gauche. Mais c'est très laid aussi de terminer en page de gauche, à trois lignes plus loin. Alors voyant qu'il n'y avait pas le sentiment de «fin» et voyant qu'il n'y avait qu'une ligne de blanc, le lecteur aurait été conduit à imaginer qu'il y avait quelque chose derrière la page. Comme c'était quelque chose qui se terminait, j'ai mis le mot FIN.

Votre question soulève autre chose aussi. Le fait de mettre ce mot comme à la fin des romans du XIX^e siècle, c'est comme la signature des peintures anciennes où on mettait *pinxit*. Il y a un éloignement de l'auteur, un adieu à l'œuvre par les peintres en employant le passé pour *il a peint* cette œuvre.

Vous semblez prendre plaisir à jongler avec les mots. Chaque chapitre devient alors comme un objet rare, de collection peut-être. Avez-vous une recette toute personnelle?

Le mot «jongler» ne me convient pas. Encore que les premiers romanciers en vieux français se faisaient appeler jongleurs. Le mot jongler a le sens moderne de virtuosité et je ne cherche pas du tout à être un virtuose. Je voudrais vraiment que chaque mot ait une solidité, une brusquerie, plutôt que quelque chose

d'époustouflant. Il y a quelque chose d'un peu plus grave en moi à cet égard qui voudrait qu'il y ait une solidité et une précision dans ce que je fais. De même, disons-le très franchement, j'ai un désir un peu mégalomane qui m'habite. En pensant à Van Eyck, dans un livre comme celui-ci, comme faisaient ces peintres flamands de la fin du XV^e siècle ou du début du XVI^e siècle, je voulais, sur le fond d'une espèce de nuit, peindre tout ce que l'on a aimé, toute la sensualité, tout le sensoriel du monde se détachant comme avec mélancolie. Voyez, la sensation de quelque chose d'un peu hallucinant qui revient comme des adieux au monde. Voilà ce que je cherche.

Chambord est célèbre par son château et son escalier à double enroulement. Les Escaliers de Chambord, le roman, suggère-t-il une certaine allégorie?

Je ne crois pas. Je me suis fié à ce titre pour des raisons sonores. D'une part, c'est un château de contes de fées, mais pour les enfants. En même temps, majestueux sur un fond de forêt, avec des cerfs, des sangliers, des rapaces, c'est un château pour géants. C'est vraiment un château pour enfants qui a un escalier central magnifique, complètement magique puisque ses doubles révolutions font que ça plonge dans une excitation toujours neuve les enfants qui y montent. Le fait de ne jamais se rencontrer, de se faire «coucou», ça les plonge dans un amusement sans fin. Mais pour moi, c'est le côté *sans bord*, ce qui déborde, ce côté immense du nom même de Chambord et de ce château, et que le plus petit, la tête du plus petit soit renvoyée à la chose la plus grande et qui figure la mémoire comme si on ne pouvait pas avoir une taille appropriée. Tous les personnages de ce livre n'ont pas leur taille et, dans ma propre vie, j'ai un problème d'échelle aussi, d'accommodation et le plus petit est en proie au plus grand, dans un vertige de bonzaï par rapport au baobab. Je ne dis pas que Chambord doit faire penser forcément à *sans bord*, mais *les Escaliers de Chambord* avait pour moi une résonance mystérieuse. ●

de l'enfance et de son monde

Dans la course pour acquérir des objets ajustés à la taille d'une main d'enfant, une autre histoire se dessine, celle du personnage principal à la recherche d'un moment précis de son enfance. Échelonné sur une période d'une année, le récit n'a point de cesse qu'il perce le mystère d'une relation enfantine bouleversante. De mai 1986 à juin 1987, tout aiguille vers la compréhension d'un événement fort particulier, oublié pour ainsi dire par la force brutale du choc, mais qui surgit peu à peu des profondeurs du passé, rendant ainsi à la vie une parcelle du petit monde de l'enfance. Plus qu'une intrigante manipulation d'objets miniatures ou qu'un amour passionné du minuscule, ce roman explore les arcanes parfois complexes de la petite enfance pour en inventorier les moments cruciaux, voire producteurs de traumatismes.

Des personnages extravagants

Les deux pans explorés et qui, en réalité, se recoupent pour suggérer l'unité du récit foisonnent de figures les unes plus extravagantes que les autres. Un des grands caïds des petites voitures en fer blanc et des peintures anciennes sur les boutons ou les couvercles de montre, Édouard Furfooz, 46 ans, descendant d'une noble famille anversoise, sillonne tous les ciels pour dénicher la pièce unique et rarissime. Propriétaire de plusieurs boutiques spécialisées à travers le monde, amateur de bière au goût amer et fanatique de la laine naturelle, ce collectionneur est un homme secret, égoïste, toujours absent et frileux par surcroît. Vivant dans une chambre d'hôtel, il déteste les sons et hait jusqu'à

l'idée de musique. Essentiellement homme d'action, le commerçant Furfooz chérit une devise qui en dit long : «Hésiter, c'est perdre. Tergiverser, c'est offrir sa gorge ou la veine cave au couteau.» Il ira donc jusqu'en Inde et au Japon pour torpiller ses adversaires, car toute sa convoitise de collectionneur se résume dans le désir d'extraire l'objet inestima-

ble du circuit économique et du regard même de ceux qui auraient joui de le voir. Lui qui n'a jamais su donner sa vie dans la bimbeloterie. Pourtant, il est une personne «très dévote à l'égard de ses plaisirs». Amoureux de plusieurs femmes, toutes libérées des contraintes financières, Édouard, dont la prononciation varie selon les intéressées, vit «une solitude sans nom à l'intérieur de sa tête, dans le volume même de son corps». Une barrette bleue décorée d'une grenouille trouvée par hasard remue un magma déconcertant qui le hante : son enfance.

Lecture simple et facile

Histoires lues par
Serge Thériault
5 textes • cassette 60 minutes



la littérature de l'oreille inc.

QUAND APPRENDRE À LIRE DEVIENT UN JEU D'ADULTE

La collection **Lecture simple et facile** est conçue pour aider dans leur apprentissage de la lecture et de l'écriture de la langue française, les adultes analphabètes, les immigrants et les adolescents qui éprouvent des difficultés en ce domaine.

Lecture simple et facile c'est...

...des contes et des nouvelles inédits, lus par des comédiens professionnels sur une musique originale.

...aussi un guide d'exploitation pédagogique.

...un outil indispensable qui a déjà fait ses preuves auprès des formateurs en alphabétisation et en classe d'immersion.

Vient de paraître: **Lecture simple et facile 2**, une coproduction Québec/Belgique.
Pour plus de renseignements sur cette collection communiquez avec nous:

la littérature de l'oreille

Commande postale acceptée: 1034 Saint-Denis, Mtl, Qc, H2X 3J2. Tél.: (514) 849-3116

«Expert en embryons, en petites voitures et en maisons de poupée», ce petit homme maigrichon s'associe à un colosse versé dans le jardinage miniature. Très près des intérêts de «Monsieur», le quinquagénaire rivé au siège social de Paris, constamment aux aguets pour décrypter la meilleure trouvaille, est atteint «d'une maladie qui connaît un peu de notoriété». Il fond littéralement et, après avoir légué son jardin japonais à son patron, il bascule dans la mort en gardant la position du lotus. Ce sera alors le «prince» qui le remplacera, celui qui était l'âme de son adversaire, Matteo Frire.

En regard de ces personnages franchement excentriques, se situe une tante Ottilia qui refait surface après trois décennies de silence buté. Elle n'exige alors de son neveu rien de moins qu'une maison de style Napoléon III à Chambord, célèbre par son château inhabité et son escalier à double enroulement. La grosse femme sentant le citron crée une sorte d'ermitage où l'on collectionne les silences, et se consacre désormais à la défense des falconidés. S'apparentant à «une mère abbesse de la réserve de Chambord», elle recevra les amies de son neveu, brisées par la vie.

En effet, si Francesca, qui offre ses charmes à Édouard et est éconduite brutalement par ce dernier, ne voit jamais le «sévère Port-Royal des Falconidés», il en est tout autrement de Laurence et de Roza. La première au timbre sonnante l'or, fatiguée de son mari, joue du piano. Riche elle aussi, perturbée par la mort de son frère et la folie de sa mère, elle se promène dans ses nombreuses demeures et tente de garder pour elle seule un Édouard qui part sans cesse. Détraquée momentanément par la disparition de son père, Laurence voit son amant se glisser dans le lit de son amie et confidente, Roza. Contrairement à Laurence, Roza est un «corps concentré de vie, de muscles, de lumière et de plaisir». Buvant à l'excès, avec sa fille Adriana, qui ravivera la mémoire d'Édouard, celle-ci reste liée tout de même avec Laurence qui soigne sa déprime

chez tante Otti. Enfin, une certaine Alexandra succombe aussi aux avances du roi des objets miniatures.

À lire verticalement les lettres initiales de ces prénoms féminins, qui, à divers titres, ont des résonances pour Édouard, on obtient un autre nom féminin, Flora, qui fait surgir de la mémoire du personnage principal le mirage de son enfance. On voit par là une recherche certaine dans la confection du récit.

La musique des mots

En effet, ce roman est un roman d'esthète. Dès les premières pages, le lecteur attentif est comme charmé car aucun clin d'œil ni aucune trouvaille de style ne lui échappent. Les mots «petit» et «miniature» reviennent sans cesse et, tels des sceaux superbes, gravent l'effigie du grand collectionneur d'objets minuscules.

C'est ainsi que chaque chapitre, avec les épigraphes qui les épinglent, suggère une intonation qui s'associe à une espèce de musique secrète dont les notes alimentent pour ainsi dire une hantise des souvenirs de Furfooz, ceux de l'enfance perturbée. Les multiples réminiscences qui sourdent à la vue d'une barrette bleue, les odeurs échantillonnées tout au long de l'année ne sont point encombrées d'études complexes ou psychologiques. Au contraire, les mots semblent être là sans faire appel à une théorie ou à une idéologie. Ils plaisent à l'oreille dans leur phrasé, ensorcellent par leurs répétitions incantatoires et projettent dans un rêve absorbant qui peu à peu favorise la découverte de ce monde qui fut celui d'Édouard Furfooz, et qui le bouleversa.

Car il faut bien le dire, Pascal Quignard signe ici un roman marqué par un plaisir esthétique. Le violoncelliste qui œuvre chez Gallimard joue avec les mots pour en faire surgir une mélodie mystérieuse certes, mais aussi au timbre étrange qui pique la curiosité et débouche sur l'envoûtement. ●

* Pascal QUIGNARD, *les Escaliers de Chambord*, Paris, Gallimard, 1989, 325 p.

Qui est Pascal Quignard ?

Né le 23 avril 1948 à Verneuil-sur-Avre dans l'Eure, Pascal Quignard est lecteur aux Éditions Gallimard depuis 1968 et a accédé au comité de direction de cette même maison d'édition. Ce qu'il estime par-dessus tout, c'est s'enfoncer dans le plaisir de la lecture, celle qui aboutit à la rêvasserie, celle qui incite à écrire ses propres romans ou bien celle, plus professionnelle, qui consiste à lire des textes imposés. Collectionneur de romans anciens, il essaie aussi de faire partager sa passion en lisant ces textes à l'École des Hautes Études.

Chercheur intelligent, l'auteur du *Vœu du silence* a d'abord exercé sa plume dans la rédaction de courts essais, puis a composé quelques contes pour enfin arriver au roman. C'est surtout avec *le Salon du Wurtemberg* qu'il s'est fait connaître et avec son dernier roman, *les Escaliers de Chambord*, dans lesquels se retrouvent des curiosités glanées par le dépisteur de choses singulières.

Quignard n'hésite pas à affirmer qu'il est tout à fait bien avec lui-même dans la passivité de la lecture. De là, il n'a qu'un pas à franchir pour dire que la musique, par son côté émotionnel et sonore, s'apparente d'une certaine façon au monde silencieux des livres. Violoncelliste amateur, descendant d'une lignée paternelle d'organistes et d'un grand-père maternel grammairien, celui qui signe *la Leçon de musique* est aussi membre du Centre de musique baroque de Versailles.

Tout compte fait, Pascal Quignard est un amoureux de la phrase harmonieuse et de la musicalité, aussi bien que du silence et de la parole, de la recherche savante et du fantasme typiquement romanesque. ●

Yvon BELLEMARE